

CONCOURS EDHEC**CONCOURS PRÉ MASTER****25 mars 2023****ÉPREUVE DE SYNTHÈSE DE TEXTES****Durée de l'épreuve** : 3 heures**Coefficient** : 4**Aucun document ou matériel électronique n'est autorisé.**

Vous réaliserez une note de synthèse sur la problématique dont les éléments sont fournis par les textes joints.

Vous en dégagerez le thème que vous annoncerez en début de copie.

Votre travail tiendra en **500 mots** (tolérance plus ou moins 10%).

Une synthèse doit être concise, objective et ordonnée. **Aucune appréciation personnelle n'est tolérée** (ce n'est pas une dissertation).

La logique dans l'ordonnement des idées, la qualité de l'expression, le soin dans la présentation et la correction dans l'utilisation de la langue française entrent dans les critères d'évaluation, outre naturellement la capacité à sélectionner les idées essentielles et à les relier entre elles.

Les abréviations sont tolérées (et comptent pour un seul mot) lorsqu'elles figurent dans les documents d'origine ou lorsqu'elles sont d'usage courant (CNRS, INSERM...).

Les noms composés (Etats-Unis) comptent également pour un seul mot.

Les textes sont au nombre de 6 repartis sur 17 pages. (+ 2 pages de présentation. A vérifier lors de la remise du sujet).

Consignes

- *Ecrivez sur chaque ligne : pas d'interligne*
- *Vérifiez que vous avez bien reporté votre numéro de candidat sur la copie*

A l'issue de chaque composition écrite, tout candidat est tenu de remettre au surveillant une copie (même blanche, qui sera alors signée). Tout candidat sortant avant la fin des épreuves doit obligatoirement remettre le sujet en même temps que sa copie.

LISTE DES DOCUMENTS

Tous les articles sont extraits du magazine SOCIALTER numéro 52 - Juin – Juillet 2022
(6 articles, 17 pages)

- P. 1-3 **Faire feu de toute joie**
Texte : Adeline Baldacchino
- P. 4-6 **Les écolos, des peines-à-jour ?**
Texte : Vincent Lucchese
- P. 7-9 **Au nom du père**
Texte : Vincent Bresson
- P. 10-11 **Stimuler l'espoir**
Texte : Juliette Rousseau
- P. 12-15 **La bamboche, c'est politique !**
Textes : Clément Quintard
- P. 16-17 **Spinoza, un retour en joie**
Texte : Youness Bousenna

N.B. Toute coquille ou erreur orthographique est sous la responsabilité des éditeurs des textes mis en annexe.

Faire feu de toute joie

La pureté militante se paie de fausses vertus: elle fait passer l'allégresse pour suspecte, l'amusement pour infantile, la beauté pour un attrape-gogo. Jouir dans un monde injuste reviendrait à s'en rendre complice, clament tous les pisse-froid de l'austérité révolutionnaire. Ceux-là oublient que les lendemains qui chantent n'ont jamais autant eu besoin d'aujourd'hui qui fredonnent. Que la subversion doit pouvoir rimer avec jubilation, et qu'une grande marrade civique peut coller aux bottes des oppresseurs.

texte Adeline Baldacchino

illustration Maria Frade

De la poésie, René-Guy Cadou, un poète qu'on lit encore à l'école, aimait dire qu'elle est «*inutile comme la pluie*»: vitale, ignorée, vaguement méprisée, pourtant aussi essentielle que l'air qu'on respire ou le feu qu'on rallume après l'orage. De la joie, on pourrait dire tout pareil. Mais qu'ont-elles en commun, ces deux drôles de fées, la poésie et la joie, qui pourraient justifier qu'on s'en *préoccupe* plutôt que d'en profiter comme d'un quelconque divertissement? À première vue, même joliesse et même insignifiance. On laisse la poésie aux adolescents, la joie aux tout petits enfants. On saute de joie, on savoure des poèmes. Alors qu'on

nage dans le bonheur et qu'on écrit des livres, activités fort sérieuses, relevant déjà du travail, on se contente de batifoler avec la joie et de faire joujou avec les vers. Tout cela sonnerait même, pour un peu, vaguement mystique – la joie parfaite, la grâce et tout l'attirail spirituel des grands rêveurs d'absolu n'est pas sans décontenancer le commun des mortels. À seconde vue, même ardeur et même utopie. Tout cela ne mérite pas vraiment que les gens raisonnables s'y intéressent. Laissons la poésie aux poètes et aux derviches tourneurs, la joie aux saints et aux naïfs. Elles seraient de la couleur des plages, des manèges et des barbes à papa, du côté des zoos, des zozos et des marchands de bulles de savon, tout près des funambules et autres dresseurs de chevaux.

Du côté des militants purs et durs, même son de cloche: ils sont là pour en découdre, à coups de citations marxistes et de théorèmes très graves. Qu'on leur parle, à la rigueur, de roman social et de théâtre engagé. Mais la poésie se porte mal en bandoulière et on oublie que Neruda (1904-1973) écrivit d'abord des poèmes d'amour.

Or, que trahit cette peur panique des usages politiques de la poétique et de la joie? Que nous dit ce recul d'effroi devant l'idée qu'on pourrait s'amuser, autant que travailler (avec tout autant voire plus de légitimité, de mérite et de talent)? Que reflète cette terreur devant la jouissance partagée, l'affinement des sens par l'esthétique, en un mot la beauté du monde, ce truc d'aristo-dandy et de social-traitre érudit, qu'on enverrait bien aux champs se faire rééduquer, n'eût été le fâcheux précédent polpotien? Peut-être nous dit-elle une chose trop simple pour que l'on ose la reconnaître: que l'on se trompe du tout au tout, dans notre vie quotidienne, en survalorisant l'effort et la peine, la sueur et l'exploit, la performance et le «dépassement» de... quoi? De soi, c'est-à-dire de ce qui en nous résiste aux aberrations de la vie adulte.

Gavroche ne tombera pas toujours

Ce fumeux culte de la rentabilité du temps perdu, c'est en fait la voie la plus courte vers une mort vivante, ravie d'afficher tous ses stigmates: regardez comme je m'empêche bien de vivre! Et comme j'ai réussi à l'oublier! Lire des livres? Aller au concert? Paresser au soleil? La vie serait un hamac? Vous n'y pensez pas! Ce serait s'apercevoir de toutes les fausses routes qu'on emprunte depuis l'école, réaliser que la sacrosainte obligation n'était qu'un cache-sexe pour l'obéissance; qu'on ne sait même plus à quoi on se devait ainsi d'obéir sinon à l'immémoriale objurgation sociale – circulez, *travaillez*, et ne vous en plaignez pas, puisque vous, au moins, avez la chance inouïe de ne pas être au chômage, cette tare ultime qui rendrait socialement inutile, naturellement invisible et potentiellement remplaçable par n'importe qui d'autre (voire n'importe quoi, dans le cas des automates). En bref, si ce qui rend heureux se mettait soudainement à avoir de l'importance, c'est tout le système capitaliste de reddition des comptes par la souffrance qui déraillerait.

Du côté de la subversion, on retrouve côte à côte la joie et la poésie, mais aussi l'émerveillement et la magie: ceux qui nous surprennent par la radicalité de leur discours sont forcément de

méchants sorciers prêts à nous payer en monnaie de singe pour endormir notre vigilance. Qu'on ne vienne pas nous parler d'un autre monde, il sent la poudre de perlimpinpin à des (bottes de sept) lieues à la ronde! Ainsi tourne-t-on subtilement en rond dans la grande roue des rats de laboratoire. Alors que la beauté suscite la joie qui vivifie le courage, le désespoir s'alimente à coups de fouet dans la laideur et le renoncement aux plaisirs. Et n'oubliez surtout pas, pauvres fous que vous êtes, qu'on pourrait *vivre autrement*, qu'il y aurait des *lendemains qui chantent* et des aurores après la nuit. Fatale erreur! On a donné! La révolution finit toujours mal. Gavroche tombera toujours en chantant sur les barricades. Tous ceux qui ont voulu «transformer le monde» autant que «changer la vie» se sont fait avoir. On ne les y prendra plus. Désormais, on commencera par prendre soin de soi (on a tant fait pour les autres, ces mauvais coucheurs), on s'occupera de développement personnel (c'est toujours mieux que celui du *business model*), bref, on changera de style de vie, on pratiquera le tri sélectif, on promettra de moins prendre l'avion, on s'achètera un vélo électrique et on ira peut-être voter, une dizaine de fois dans une vie, pour celui ou celle qui se sera senti pousser des ailes en même temps qu'une vocation de délégué de classe. Et vogue la galère de la démocratie représentative, quand de tous nos pouvoirs il ne reste que cette braise, si ce n'est de la cendre: le vote comme un rituel pour oublier que *le reste du temps*, nous ne sommes comptables ni responsables de rien.

Un insatiable désir de magie

C'est à cette drôle de conception de la vie démocratique que certains tentent depuis longtemps d'échapper – on les dit anarchistes ou tentés par l'autogestion, conseillistes ou communalistes. On pense, pour les décennies les plus récentes, à Cornelius Castoriadis (1922-1997) de *Socialisme ou barbarie* [mouvement révolutionnaire créé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, puis devenu revue du même nom, ndlr], à Murray Bookchin (1921-2006) l'écosocialiste, à Raoul Vaneigem (1934-) le situationniste. Cette étonnante trinité, qui n'a pas encore la postérité pour elle, aura pourtant tenté de repenser la politique à l'aune de la liberté et de la joie. Avec Castoriadis, c'est la notion d'autonomie radicale qu'on peut aller chercher du côté grec, dans la cité athénienne antique, où «l'objet de l'institution de la polis est [aux yeux de Périclès], la création



Adeline Baldacchino
vient de publier
Raoul Vaneigem.
Une politique de la Joie,
Michalon,
coll. «Le bien commun»,
2022.

d'un être humain, le citoyen athénien, qui existe et qui vit dans et par l'unité de ces trois éléments: l'amour et la "pratique" de la beauté, l'amour et la "pratique" de la sagesse, le souci et la responsabilité du bien public, de la collectivité¹. Pas de démocratie sans liberté de se donner ses propres lois; pas de lois humaines possibles sans le sens d'une finitude tragique au terme de laquelle la mort l'emporte; mais c'est justement parce que les vivants ne le resteront pas qu'ils peuvent instituer des règles et s'autolimiter, au service de la collectivité, au nom de la mémoire qu'on lègue, seule trace tangible de notre existence. Chez Murray Bookchin, c'est la forme du communalisme, parfois nommé municipalisme, qui fait l'objet d'une exploration tous azimuts: contestant la puissance révolutionnaire des «modes de vie» plus ou moins bohèmes qui se donnent pour anticonformistes, il s'intéresse aux modalités de l'action collective dans un système de démocratie directe organisée par cercles concentriques d'assemblées fédérées, qui inspire aujourd'hui le Rojava (Kurdistan syrien). Enfin, Raoul Vaneigem n'a eu de cesse de contester les effets mortifères d'un système économique fondé sur la seule valeur marchande et de réhabiliter la gratuité, l'élan pulsionnel de la création artistique, les vertus de la pédagogie par l'enthousiasme. Ce qu'ils auront eu en commun, c'est d'ouvrir les vannes de l'imaginaire politique au nom de notre insatiable et légitime désir de magie². Dans le registre indistinctement romanesque et politique, Ursula Le Guin (1929-2018) est sans doute celle qui aura le mieux assumé ce désir d'utopie en racontant mille manières de faire société autrement, dans *La Main gauche de la nuit* (1969), *Les Dépossédés* (1974) ou *L'Œil du héron* (1978), par exemple.

Nous qui rêvons sans fin

De l'autonomie au fédéralisme, de la gratuité à la coopération, ils nous disent qu'il existe toujours des moyens de s'extraire de la grande légende néolibérale du meilleur des mondes pour se souvenir de tout ce qu'elle néglige et que nous devons préserver: la convivialité et la tendresse, le temps libre et vertical du poème, une fête qui ne serait ni orgiaque ni destructrice. La question proprement politique qu'ils n'ont cessé de poser et reposer dans tous les sens est celle à laquelle nul théoricien ne peut donner de vraie réponse puisque seule la pratique prouvera ce qu'on n'a pas encore su démontrer. La joie, celle de vivre et celle d'agir, celle d'aimer et celle de partager,

celle d'embrasser largement son destin et celle d'en offrir de meilleurs aux plus faibles, saura-t-elle changer le monde sans sacrifier aux fausses vertus de la pureté et de la violence, de l'intolérance au nom d'une justice défaite par sa propre intransigeance? On continue de vouloir d'une révolution qui ne ferait pas mal, d'une radicalité qui ne dévorerait pas ses enfants, d'une exultation qui n'abîmerait pas ce qu'elle désire, d'une jouissance qui ne détruirait pas son objet, d'une jubilation partageuse qui récuserait tout cynisme. *Nous qui rêvons sans fin*³, saurons-nous faire de la joie une fin en même temps qu'un moyen? Si la poésie devait «servir à quelque chose», comme la pluie, ce serait à combler notre soif inassouvie de ferveur en nous signalant qu'il n'est ni absurde ni honteux de s'intéresser à l'essentiel – à la naissance et à la mort, aux larmes et à l'innocence, au mal et à son revers, qui n'est peut-être rien d'autre que *la possibilité de la joie*.

Comme si, dans le miroir de l'enfance qu'on croyait innocente, se dévoilait en fait une évidence très ancienne mais parfaitement escamotée par plusieurs millénaires de discours sur la culpabilité, le mérite, le paradis perdu à expier et le prix à payer pour le regagner. Ce que nous dit le bambin en cavale sur sa licorne imaginaire, c'est d'abord qu'on naît pour rigoler, ce que savait Zarathoustra, pas seulement chez Nietzsche (1844-1900), mais déjà dans toutes les légendes avestiques, indiennes ou iraniennes rapportant qu'il fut le premier prophète à éclater de rire dès son premier souffle (l'auteur de *Peter Pan*, J. M. Barrie [1860-1937], devait retrouver cette intuition en l'affirmant: «Lorsque le premier bébé éclata de rire pour la première fois, son rire se brisa en mille morceaux qui se transformèrent en fées.»). La politique n'est jamais que la somme des actes qui créent les conditions dans lesquelles exercer notre capacité à la joie. Le rappeler un peu plus souvent à ceux qui prétendent en faire, parfois à notre place et parfois en notre nom, ne serait que justice, et la plus subversive des justices encore. Après la désobéissance civile, pourquoi pas la grande marrade civique? On constate souvent qu'il y a plus de gravité et de vérité dans une farce que dans le moindre débat parlementaire – reste à rêver d'un monde où toutes les langues de bois ravalées se transformeraient en nez de Pinocchio, à rallonge pour prouver le mensonge. On aurait assez de bois pour se chauffer au long des hivers à venir et, qui sait, pour rallumer un feu de joie révolutionnaire, mais doux. ù

1 Cornelius Costoribus, «La polis arcepute et la création de la démocratie», *Le Débat*, n° 38, 1986, p. 126-144.

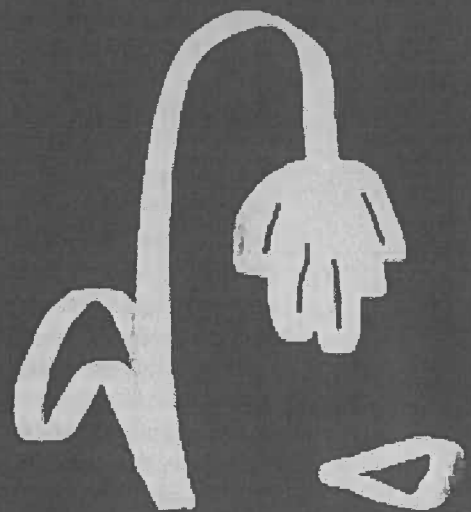
2 J'ai exploré cette question dans *Notre insatiable désir de magie*, Fayard, 2019, au titre inspiré de celui de Stig Dagerman:

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, paru en Suède en 1952.

3 *Récit Vaneigem éci-ent au Nous qui désirons sans fin*, Gallimard, coll. «Folio actuel», 1998.

Les écolos, des peine- à-jouir ?

Pour leurs adversaires, la cause est entendue : les écolos veulent tout interdire, sont au mieux des Amish et au pire des «*Khmers verts*». C'est oublier un peu vite que l'écologie politique puise ses racines dans une réflexion sur nos besoins fondamentaux et nos désirs. Dans le plaisir de l'autonomie, les plaisirs sensuels, l'épanouissement dans le temps libre et la sociabilité retrouvée, l'écologie dessine en réalité un nouvel horizon de jouissance collective...



texte Vincent Lucchese

« Ils sont anti-viande, anti-traditions, anti-joie de vivre, anti-tout... » La menace écolo ne fait vraiment pas rire *Valeurs actuelles*. En mars 2021,

l'hebdomadaire d'extrême droite affichait ainsi à sa Une son enquête sur cette «nébuleuse qui nous pourrit la vie». À gauche, le ton n'est parfois guère plus amène. Fabien Roussel, récent candidat communiste à l'élection présidentielle, a fait campagne en fustigeant l'écologie «qui veut tout interdire, du sapin de Noël au tour de France en passant par la viande» et a porté les indignations du parti de Karl Marx sur un terrain culinaire inattendu: «Fini la coppa! Fini les panisses à Marseille! Fini les frites dans le Nord! Terminé! Mais on va manger quoi? Du tofu et du soja? Mais enfin!»

Les détracteurs de l'écologie politique ont beau jeu de l'attaquer sur ce poncif: les écolos seraient d'austères moralisateurs dont le projet de société ne serait fait que de restrictions et de morosité. De fait, ce courant politique est intrinsèquement lié à la notion de contraintes puisqu'il ambitionne de ramener nos activités productives sous le seuil des limites planétaires, pulvérisées par la civilisation industrielle. Le plaisir serait-il donc devenu l'apanage des «réactionnaires bons vivants», ces hédonistes de droite qui n'aiment «que les plaisirs approuvés par le passé», tels que décrits avec malice par le philosophe Michaël Foessel? Évidemment non. C'est même tout le contraire si l'on suit André Gorz, l'un des penseurs majeurs de l'écologie politique. Pour le philosophe, nous nous fourvoyons aujourd'hui en cédant à des désirs qui n'ont rien de naturels mais sont «produits en fonction des besoins de rentabilité du capital»². Pour atteindre cet impératif de rentabilité, le capitalisme utilise sa puissante propagande commerciale sans tenir compte de nos besoins fondamentaux et organise une véritable «dictature monopoliste sur les besoins et les goûts des individus». Ce mode d'organisation, explique Gorz, crée structurellement toujours «plus de besoins insatisfaits qu'[il] n'en comble» afin de justifier la production et le profit, dans une fuite en avant résumée par un autre penseur phare de l'écologie politique, Ivan Illich: «Le taux de croissance de la frustration excède largement celui de la production.» Dès les années 1970, ces deux auteurs formalisaient ainsi un pari fondateur de l'écologie politique: on peut émanciper

l'individu en le libérant des leurre et frustrations des besoins artificiels, et bâtir une société épanouissante pour tous, par les plaisirs et les joies authentiques.

En quête d'autonomie

Prenons un cas concret, emblème des plaisirs capitalistes: la voiture individuelle. Pour répondre à l'urgence climatique et lutter contre les pollutions diverses, il faut en réduire l'usage. Une injonction de l'écologie «bien-pensante» qui «culpabilise les Français», selon Fabien Roussel. Entre les coûts, les temps de trajet et le stress engendré, les bénéfices de la voiture en termes de joie de vivre sont pourtant loin d'être évidents. «La première violence sociale, c'est de persister, en pleine flambée de l'essence, à vouloir rendre désirables des véhicules énergivores que l'essentiel de la population ne pourra jamais se payer», faisait même remarquer à *Libération* le 19 avril Frédéric Martinez, chercheur en psychologie sociale.

Mais comment, pour l'écologie, proposer une alternative sans s'ériger en prescripteurs du bon goût et éviter une posture souvent suspectée d'être teintée de mépris de classe? Une piste consisterait à «ne pas confondre le plaisir avec les captations publicitaires dont il fait l'objet», écrit Michaël Foessel. «Avant d'être un acquiescement à une industrie automobile polluante, le goût pour la vitesse s'explique par le sentiment d'être souverain au moins dans un endroit de sa vie.» Le désir fondamental à assouvir serait ainsi celui de la quête d'autonomie. Laquelle est, précisément, une valeur phare de l'écologie politique. Réduire l'usage automobile pourrait ainsi être perçu non plus comme une contrainte, mais comme la libération d'une frustration et l'accès à un plaisir nouveau dans l'autonomie retrouvée. Préférer le vélo, par exemple, pour gagner du temps, se libérer de toute dépendance au carburant et rendre le trajet plus agréable. Lorsque le vélo – ou une autre option – n'est pas possible, l'autonomie et le plaisir peuvent par exemple se trouver dans la réduction du nombre de trajets contraints.

Car c'est là un autre pilier du projet écologique: libérer le temps, en réduisant notamment le temps de travail. Pour André Gorz, les gains continus de productivité ont drastiquement réduit la quantité de travail nécessaire, mais le capitalisme a maintenu son emprise sur la société

1. Voir aussi les sections «L'écologie et le genre» et «L'écologie et la culture» de *Pl. P.*, 2022.

2. *«L'écologie et la culture»*, *Pl. P.*, 2022. Voir «L'écologie et la culture», *Anthologie d'écologie politique* (de la revue *Pl. P.*), par Fabien Roussel, Michaël Foessel et Willy Gaudenzi, *Le Seuil*, 2020.

en créant des emplois vides de sens et en transformant en prestations salariées des activités auparavant domestiques, dans l'éducation ou la cuisine par exemple, afin que le temps de travail reste «le temps social dominant». La réduction du temps de travail est aussi un enjeu écologique puisqu'il faut produire moins pour limiter la destruction en cours des écosystèmes terrestres. Les deux programmes qui se revendiquaient le plus clairement de l'écologie lors de l'élection présidentielle de 2022 – celui de La France insoumise et celui d'Europe-Écologie-Les-Verts – prônaient ainsi tous deux le passage à la semaine de 32 heures. À terme, le *travail contraint* ne représenterait pour André Gorz qu'une part marginale de nos activités.

La joie dans la sociabilité

Ce «*temps libéré*» est au cœur d'un projet de société rendue plus conviviale, organisée autour d'un ensemble d'activités autodéterminées, «*éprouvées comme épanouissantes, enrichissantes, sources de sens et de joie: activités artistiques, philosophiques, relationnelles, éducatives, charitables, d'entraide, d'autoproduction, etc. [...], elles ne font qu'un avec le temps de vivre*», énumère le philosophe. Ces plaisirs assouviennent ce qu'il appelle également nos «*besoins collectifs*», qui restent «*insaisissables en termes économiques*» et donc que «*le capitalisme tend à négliger ou à réprimer*»: besoins culturels, d'urbanisme, d'esthétique, «*loisirs actifs de groupe*», etc. Il les oppose à la culture de masse du capitalisme, qui «*vient masquer le besoin de supprimer la dispersion, la solitude et l'ennui*» que génère ce dernier.

Cette joie dans la sociabilité et contre «*la solitude et l'ennui*» trouve sa plus éloquente illustration dans le mouvement des Gilets jaunes, né de revendications liées à la voiture et contre la hausse des taxes sur le carburant. Rapidement, cependant, de nombreux témoignages ont souligné l'importance prise par les occupations festives des ronds-points et le plaisir de recréer du lien. Ces mêmes «*plaisirs partagés*» dont Michaël Foessel fait l'éloge: «*Les fêtes désorganisées, mais aussi les amours indifférentes aux frontières entre classes sociales, les bistrot improvisés sur les ronds-points [...]. Grandes ou petites, ces joies démontrent que tout, dans la société de consommation, n'est pas consommation.*»

Ascèse contre sobriété

Pour le dire autrement, on pourrait considérer comme étant des joies écolos tout plaisir qui s'exonère de l'impératif de rendement et échappe à la marchandisation. Cela peut également concerner les plaisirs sensuels... à certaines conditions. Prenons l'exemple d'un autre fétiche des plaisirs industriels: la viande. L'urgence écologique impose là aussi d'en réduire drastiquement la consommation. Rien de rédhibitoire pour nos plaisirs si l'on considère que l'autolimitation est au fondement de la quête d'autonomie prônée par André Gorz et d'autres avec lui: «*Cornelius Castoriadis fait aussi de l'autolimitation la première des questions. C'est une constante d'absolument toutes les sagesse sur Terre: la répétition détruit le plaisir. La viande peut rester un plaisir s'il est exceptionnel*», nous fait remarquer le philosophe Dominique Bourg. Pas question, pour autant, de céder aux injonctions ascétiques. «*La sobriété n'a rien à voir avec l'ascèse. Il s'agit simplement de s'épanouir au-delà des frustrations et des gaspillages.*»

Le mouvement *Slow Food* promeut une telle approche. Implanté dans 150 pays, il est né en 1987 avec le Manifeste d'activistes défendant le droit à d'authentiques plaisirs culinaires: «*Jouir sûrement, lentement, pleinement, et sans excès des plaisirs des sens.*» La sociologue Mireille Diestchy a enquêté de 2009 à 2015 auprès des militants de *Slow Food* dans le Bas-Rhin. «*Il y a une volonté de combiner plaisirs et écologie. La question du corps, de la sensualité, est centrale. Des ateliers du goût, de confection, mettent en valeur les plaisirs gustatifs mais aussi tactiles. Ils valorisent un hédonisme mesuré par opposition à l'hédonisme matérialiste marchand, avec l'idée de retrouver la maîtrise du temps et de leurs plaisirs*», résume-t-elle.

Paradoxalement, dans l'hédonisme mesuré, l'autonomie, le plaisir du temps libre et partagé, les joies écologiques répondent à l'hubris de la société de consommation par une autre démesure, comme le conclut Michaël Foessel: elles célèbrent les plaisirs démesurés, c'est-à-dire non réductibles à des «*quantités définies*», marchandisables. Et rendent ainsi aux plaisirs leur vertu politique: incarner la possibilité d'un autre monde désirable, *ici et maintenant.* ☺

Au nom du pèze

texte Vincent Bresson

photos Stéphane Dubromel

Depuis quinze ans, Alessandro Di Giuseppe arpente les rues déguisé en pape pour propager la bonne parole de la « Sainte-Croissance ». Avec ses fidèles, il fait le pari de la dérision... qui est une arme militante.

En ce 1^{er} Mai à Lille, le traditionnel cortège qui célèbre la journée internationale des travailleurs s'élançait, comme chaque année, de la porte des Postes pour rallier la place de la République. Slogans anti-Macron, effluves de barbecue, pancartes bariolées et chasubles syndicales forment la toile de fond de ce rendez-vous inoxydable : celle de la manifestation, où se mêlent joie et hargne, allégresse et revendications. Dans cette scénographie familière, un homme fait tache. Affublé d'une soutane noire, il harangue la foule qui défile. Soudain, une jeune femme tombe en adoration à ses pieds, comme touchée par la grâce. Le prélat au col romain et au bandana Nike savoure cet instant en la toisant, puis lui ordonne de baiser ses chaussures dorées.

La fille agenouillée s'exécute sur-le-champ, puis le pontife, sur un air autoritaire, reprend son sermon : « *Prenez exemple, rampez devant le grand capital!* » Les dents autour du prédicateur scintillent et le cercle de paroissiens s'agrandit. « *C'est bien, vous êtes 36* », lance-t-il, goguenard, à l'adresse des syndicalistes qui défilent devant lui sans s'arrêter. Il poursuit : « *Résignez-vous! Mon poulain Emmanuel Macron a gagné, rentrez chez vous!* »

Mi-amusés, mi-étonnés, les manifestants saisissent les tracts que le « Pap'40 » et les fidèles de l'Église de la Très Sainte Consommation leur tendent. Parmi leurs propositions : distribuer des Kärcher dans tous les quartiers, reculer l'âge de départ légal à la retraite à 100 ans, raser l'Ardèche dans le but d'y construire un parking géant pour les camions d'un entrepôt Amazon, ou encore expulser le réchauffement



climatique de France. Le public glousse devant les pitreries de la troupe, jusqu'à ce qu'une petite bande de Gilets jaunes arrive au niveau de l'hurluberlu. Les flots d'insultes et de provocations du Pap'40 passent beaucoup moins bien: les «alcooliques» et autres «Gilets jaunes, même les anars sont plus nombreux que vous» lancés par Sa Sainteté Alessandro Di Giuseppe sont pris au premier degré. «Honte à vous», lui rétorque une femme Gilet jaune, excédée. Un de ses camarades s'approche du Pap'40 pour lui dire ses quatre vérités, jusqu'à ce qu'un Gilet jaune, reconnaissant l'agitateur lillois célèbre pour écumer les manifestations, vienne le récupérer. «La mise en scène mettait un doute», lâche un autre en partant, comme pour s'excuser au nom du reste du groupe. Le flottement est de courte durée. Une fois les Gilets jaunes passés, la paillasserie reprend dare-dare. Un militant de La France insoumise propose même au grand manitou de l'Église de la Très Sainte Consommation de monter derrière la camionnette de l'Union populaire. Les militants entonnent un «Mélénchon à Matignon». Il répond: «Mélénchon au goulag! Écolos fachos!» Face au Pap'40, les députés lillois Ugo Bernalicis et Adrien Quatennens, présents dans le cortège, sourient. La mise en scène de l'Église de la Très Sainte Consommation, qui singe le grand capital pour mieux le tourner en dérision et s'attaque au passage aux «gauchistes», est un folklore bien connu des militants et des élus locaux.

Les Doigts d'Or du Pap'40

Alessandro Di Giuseppe raconte que la farce existait bien avant qu'il ne s'y greffe: «J'ai rejoint l'Église en

2007, mais ce n'est pas moi qui l'ai créée, détaille-t-il. C'était un mouvement qui existait déjà à Paris et à Bruxelles, inspiré d'un faux prédicateur new-yorkais condamnant le capitalisme, donc à l'opposé de ce que je fais. Je n'ai jamais vraiment su qui a inventé l'Église en France, hormis qu'elle a été créée au sein de la mouvance antipub.» Pendant plusieurs années, l'activiste participe à de nombreux happenings, durant lesquels il s'exerce, en bon gourou, à prendre la parole en groupe. En découvrant la mouvance décroissante, il affine son personnage, qui finit par devenir le creuset de ses engagements antinucléaire et antipub, ainsi que de ses réflexions sur le travail. L'activiste se définit aujourd'hui comme «anarcho-poutouniste-quatennisien-mélénchoniste» et voit dans l'Église «une façon de faire du militantisme différemment, de manière plus spectaculaire. Avec cette méthode, les gens s'arrêtent davantage. Quand tu es militant antipub, par exemple, que tu désobéis à la loi, c'est plus dur. Tu gênes les gens. Mais lorsque tu les fais rire, leur attitude est différente». Ce qui est sûr, c'est qu'elle est tout sauf indifférente: à voir le Pap'40 se faire remercier, insulter ou baiser la main, la méthode apparaît redoutablement efficace. Ses irrévérences retiennent bien plus l'attention que n'importe quel slogan politique. «Ça complète le militantisme classique, c'est une autre façon de militer», explique l'une de ses adeptes. Militante écologiste auprès de différentes structures, elle a pris l'habit et rejoint la bande il y a deux ans et demi. Un autre adepte, un symbole «Euro» doré autour du cou, raconte sa rencontre avec Alessandro Di Giuseppe: «Je l'ai découvert lors des élections municipales de Lille, relate-t-il tout guilleret à l'énonciation de ce souvenir. Depuis, je fais ça pour dénoncer la société de consommation. Et bon, ça fait rigoler!»

L'Église de la Très Sainte Consommation a présenté la candidature d'Alessandro Di Giuseppe à la mairie de Lille en 2014, avec, là encore, un programme ambitieux: raser le quartier populaire de Fives pour y construire un terrain de golf 18 trous. Des blagues pas vraiment au goût de Jean-René Lecercq, alors tête de liste UMP-UDI, qui avait déploré un «Coluche sans l'humour». Avec 3,55 % des voix, la liste «Pour un autre Lille. En mieux. Sans vous: résignez-vous» dépasse plusieurs listes «sérieuses». «Nous avons aussi participé aux législatives en 2012, à la présidentielle de 2017 et nous avons monté la cérémonie des Doigts d'Or, les Oscars du capitalisme, explique le Pap'40. Cela représente beaucoup de travail, d'autant que j'essaie de scénariser tout ça, c'est plus puissant quand c'est bien foutu.» Le comédien travaille également sur *En Marche vers l'effondrement!*, un film auquel participent l'ex-Groland Benoît Delépine, le caustique chanteur Didier Super ou encore l'humoriste

tourquennois Aymeric Lompret. En dépit du bling-bling qui caractérise le personnage, le Pap'40 ne roule pas sur l'or et galère à trouver des fonds pour financer ce film: «*Il nous faut trouver 15 000 euros*», confie-t-il. Le système son qu'il traîne avec lui et qui n'est plus tout jeune commence d'ailleurs à défaillir; une occasion de plus pour le prélat, de sortir un bon mot et de faire la quête auprès des manifestants: «*Donnez à l'Église pour une sono, arrêtez de donner à Péresse!*» Même si elle repose largement sur le système D et le bon vouloir du coiffeur du coin qui lui a permis de brancher son enceinte, la blague fonctionne tout de même assez bien pour que l'activiste vive de son personnage, qu'il produit également sur scène depuis plusieurs années.

Rattrapé par la réalité

S'il a troqué le sérieux des meetings pour la satire des happenings, c'est parce que le rire recèle, dans son essence même, une puissance subversive, ainsi que l'avait bien identifié Umberto Eco (1932-2016): «*Le rire libère le vilain de la peur du diable, parce que, à la fête des fols, le diable même apparaît comme pauvre et fol, donc contrôlable. [...] Quand il rit, tandis que le vin gargouille dans sa gorge, le vilain se sent le maître, car il a renversé les rapports de domination [...]*», fait-il dire à l'un de ses personnages en croisade contre l'hilarité dans *Le Nom de la rose*¹. «*C'est un exutoire collectif contre la souffrance sociale*, résume quant à lui Alessandro Di Giuseppe. *Ça fait du bien de se sentir dans la peau des winners. On se déguise en riche, on se fiche de tout et ça fait un bien fou.*» L'activiste s'assombrit, avant d'ajouter: «*On est quand même loin d'être une majorité à repenser la place du travail et la trinité croissance-concurrence-argent.*» Avec l'espoir de pousser à la réflexion par la dérision, il multiplie les coups d'éclat: prière de rue devant l'Apple Store lillois, autodafé du code du travail devant Sciences Po Lille en 2014 pour accueillir Jean-François Copé ou, plus récemment, une déclaration de candidature pour la présidentielle calquée sur le discours de lancement de campagne d'Éric Zemmour.

L'idée d'une croissance infinie dans un monde fini lui paraît être le summum de l'absurdité, particulièrement adaptée à la caricature: «*J'ai eu une formation clownesque qui m'a bien aidé, car le clown dit tout le temps "oui"*». Pour joindre sa posture à son discours, Alessandro Di Giuseppe illumine son visage en souriant d'un air benêt. «*L'humour est un perturbateur, on est là pour embêter les gens*, résume-t-il. *On peut les faire rire même s'ils ne sont pas d'accord. Notre spécificité, c'est de semer le trouble, parce que les passants ne savent pas toujours si c'est vrai.*» Une confusion

«**La réalité rattrape nos conneries. On essaie d'aller dans l'absurde, mais c'est de plus en plus dur.**»

– Alessandro Di Giuseppe

sur laquelle est fondée tout le «grinçant» de sa démarche, qui ne saurait d'ailleurs être mieux illustrée que par la bénédiction «*au nom du pèze, du fisc et du Saint-Crédit*» qu'il accorde aux passants.

Quand on lui demande s'il estime que la gauche a trop longtemps abandonné la notion de plaisir ou même de transgression, il concède que c'est une possibilité. À travers son militantisme, il raconte avoir croisé des «*gens tristes heurtés par la réalité*», des «*milichiants*» comme il les appelle, avant de contrebalancer en expliquant qu'il en connaît aussi des beaucoup plus joyeux. «*À notre corps défendant, rire sur les sujets que l'on traite, c'est plus difficile*, nuance-t-il. *On parle de choses sérieuses: la fin de la viabilité de la planète, la souffrance au travail, le fait que le capitalisme tue.*» La tâche est d'autant plus ardue qu'il fait face à une concurrence inattendue: «*La réalité rattrape nos conneries. On essaie d'aller dans l'absurde, mais c'est de plus en plus dur. L'Église de la Très Sainte Consommation proposait le RSA contre 35 heures de bénévolat... et aujourd'hui, Emmanuel Macron propose de le donner contre 15 heures!*» ☺

¹ Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, Paris, Grasset, 1980.

Stimuler l'espoir



texte Juliette Rousseau *

Nous vivons une période éprouvante à tous points de vue, y compris celui de la santé mentale. Il nous faut cohabiter avec des contradictions qui relèvent parfois de la dissonance profonde. Comme le fait d'avoir réélu un Président dont on connaît désormais l'ampleur de l'hypocrisie en matière d'action climatique, tandis que le GIEC nous avertit une fois encore qu'il est urgent d'agir face à la catastrophe qui se profile. Ou encore celui d'avoir été une nouvelle fois contraint-es de faire barrage à l'extrême droite en votant pour ce même Président et son programme, dont on sait pourtant que la violence des politiques néolibérales qu'il espère mener conduira sans aucun

doute à renforcer encore les discours de haine, tout en aggravant les inégalités et la pauvreté. Ou encore, de façon plus subtile, de se réjouir d'une union de la gauche plus que nécessaire, tout en sachant que celle-ci implique de s'en remettre à des partis politiques dont nous nous souvenons des multiples trahisons et défections, comme de leur faible capacité à faire prévaloir les enjeux communs sur leurs intérêts plus immédiats ou leurs logiques de boutiquiers.

On n'est plus certain-es de savoir s'il faut beaucoup de cynisme ou beaucoup d'optimisme pour survivre à cette période sans se taper la tête contre les murs. Il est possible que ni l'un ni l'autre ne nous soient vraiment utiles en revanche. De l'industrie du cinéma en passant

par les séries ou la littérature d'anticipation, notre époque est toute au cynisme que nourrit la domination d'un imaginaire dystopique. S'il nous est plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme, c'est que le cynisme est une arme puissante au service de notre assentiment à ce système injuste et mortifère. En échange du confort qu'il propose (car c'est bien là son principal argument), le capitalisme nous pousse à accepter l'inacceptable: la mise en danger d'une partie toujours plus grande de l'humanité. Mais qu'importe, puisque les moins menacés peuvent rentrer chez eux regarder *Netflix* quand les choses vont mal. On pourrait alors se dire que la solution réside dans notre capacité à prendre le contre-pied du cynisme en choisissant l'optimisme.

De choisir, contre toute attente, de faire le pari d'un avenir meilleur, libéré des menaces qui pèsent sur le présent. Mais il faut avoir sacrément envie de se mentir à soi-même pour penser que l'avenir pourrait se révéler positivement et radicalement différent de ce que nous pouvons en appréhender aujourd'hui, en particulier en ces temps où l'on sait – parce que la science nous le dit – que nos vies risquent de s'avérer de plus en plus difficiles en raison des multiples crises qui traversent notre monde. Croire que tout va s'améliorer ressemble alors à une autre forme de fuite en avant – laquelle risque de ne pas nous permettre d'agir sur le présent en étant réellement en prise avec lui.

Mesure de première nécessité

Alors de quoi pouvons-nous bien avoir besoin pour affronter cette période et ce qu'elle porte en elle ? Trois hypothèses : l'espoir, la joie et l'action. Trois éléments indémêlables, et qui peuvent émerger dans les moments où l'adversité se fait la plus forte. Plutôt qu'une façon de prédire l'avenir, comme l'est l'optimisme, l'espoir est une mesure d'urgence pour agir dans le présent. À son sujet, l'essayiste américaine Rebecca Solnit écrit : *«L'espoir n'est pas un billet de loterie que l'on puisse serrer au creux de sa main, affalé dans son fauteuil et se disant qu'on a bien de la chance : c'est bien plutôt une hache pour défoncer la porte en cas d'urgence, et c'est encore l'espoir qui vous fera franchir cette porte, car toute votre énergie ne sera pas de trop pour détourner l'avenir d'une guerre sans fin, de la destruction des richesses de la planète ou de l'écrasement des pauvres et des marginaux. L'espoir c'est dire qu'un autre monde est peut-être possible – mais non pas promis, ni garanti. Sans l'espoir pour appeler à l'action, l'action est impossible»*. L'espoir est à la fois une mesure de première nécessité et un

choix que l'on fait face à l'urgence, lorsque laisser faire – ou continuer à faire avec les mêmes méthodes – n'est plus possible. Si l'espoir n'est pas l'optimisme, c'est qu'il n'est pas la garantie d'un avenir meilleur, mais plutôt la seule possibilité pour qu'il y en ait un. À ce titre, on peut dire que l'espoir est, tout comme la joie, une façon d'habiter l'incertitude et l'inconfort – ce qui constitue déjà, en soi, une façon de subvertir l'ordre dominant car, comme le rappellent carla bergman [qui tient à écrire son prénom et son nom sans majuscules, ndlr] et Nick Montgomery dans *Joie militante* : *«C'est de l'incertitude que nous devons commencer, parce que l'expérimentation et la curiosité font partie de ce qui nous a été volé. L'empire travaille notamment à nous faire sentir incapables, attaquant nos aptitudes à façonner le monde ensemble.»*

Besoin d'être ensemble

C'est peut-être là, alors, qu'il nous faut chercher de quoi stimuler l'espoir, actionner la joie et se mettre en mouvement : dans nos capacités à façonner le monde ensemble et à contredire la fable funeste selon laquelle nous n'avons plus aucun autre pouvoir que celui d'accepter la fatalité de notre sort collectif. Paradoxalement, le besoin d'agir ensemble est peut-être une des vraies bonnes nouvelles de cette période sombre. Car il est un fait : plus les crises s'aggravent, plus nous allons avoir besoin les un-es des autres. Et c'est sans doute à cet endroit précis, dans ce besoin renouvelé d'entrer plus profondément en relation, que peut résider une forme de joie dont nous avons été jusque-là dépossédés. La situation politique nous enseigne que le régime de représentation – et la dépossession qui l'accompagne, ajoutée à la désillusion qu'il génère – ne suffit plus. Dès lors, il apparaît clairement que nous avons besoin

de retisser les territoires où nous vivons à partir de dynamiques ancrées, relationnelles, partagées, c'est-à-dire de les re-politiser, au sens profond du terme. La situation environnementale et climatique nous incite à repenser l'échelle et la nature de ce que nous produisons pour vivre, notre lien à nos milieux et à ce qui les compose, humains et non-humains, notre capacité à être en prise avec les conséquences immédiates de nos vies sur nos environnements. La situation sociale, avec la précarité grandissante d'une partie de la société, nous engage à réinvestir et multiplier les outils de solidarité matérielle. La militarisation du monde, le renforcement des frontières et ses conséquences meurtrières nous amènent à envisager cette solidarité au-delà de l'échelle du pays et à réinscrire notre sort dans un commun global. La liste est longue, et ce qu'elle nous enseigne est fondamental : l'état du monde et la dissonance insupportable dans laquelle il nous faudrait continuer d'habiter sont les meilleures conditions pour changer radicalement nos vies et façonner, collectivement, des existences autrement plus puissantes, attachées, et pleines de sens que celles que nous avons menées jusque-là. Des existences pleines de joie, ancrées dans la transformation du monde. ♪

* Juliette Rousseau est chroniqueuse pour *Socialter* et a traduit de l'anglais *Joie militante. Construire des luttes en prise avec leurs mondes*, de carla bergman et Nick Montgomery, paru aux Éditions du commun en 2021.

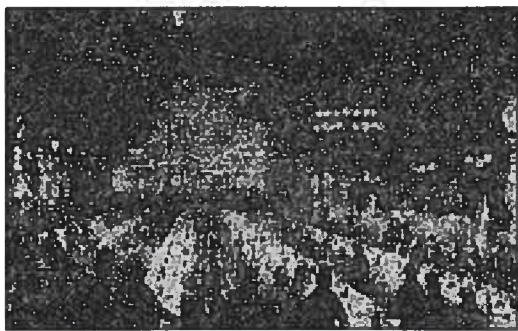
† Rebecca Solnit, *Garder l'espoir. Autres histoires, autres possibles*, Actes Sud, 2006, p. 15. Paru en 2004 sous le titre *Hope in the Dark. Untold Histories, Wild Possibilities* (Nation Books), le livre est traduit de l'anglais par Daniel De Bruycker.

La bamboche, c'est politique!

textes Clément Quintard



↑ Ravitaillement des grévistes de la Compagnie des mines d'Anzin, dans la ville de Wallers (département du Nord) en 1936.



↑ Représentation du banquet du Château-Rouge, qui s'est tenu le 4 juillet 1847 à Paris.



↑ La drag-queen Jimbo, au club Les Étoiles à Paris, le 23 avril 2022.

Le 20 octobre 2020, alors que le gouvernement français peaufine ses éléments de langage pour faire accepter et respecter le tout nouveau couvre-feu entré en application trois jours plus tôt, la formule tranchante d'un préfet de région marque les esprits: «*La bamboche, c'est terminé!*», assène le second couteau. Les teufeurs sont prévenus; la fêrle est brandie. Quelques mois plus tard, alors que les beaux jours reviennent et que le couvre-feu a été doublé d'une défense de se rassembler au-delà de 6 personnes en extérieur, une foule de Parisiens brave l'interdit et s'agglutine spontanément autour d'un *sound system* installé dans l'herbe du parc des Buttes-Chaumont. On danse, on rit, on s'embrasse. Un sardonique slogan éclate alors, «*tout le monde s'en bat les couilles!*», scandent les fêtards, témoignant d'une lassitude un brin revancharde: celle de voir leur vie sociale amputée depuis de longues semaines, atrophiée autour des deux seules activités autorisées – travailler et consommer. La pandémie de Covid-19 a rappelé que la fête est de nature politique. Elle est ce moment où le plaisir partagé abolit toute idée de rendement et de calcul utilitariste, où l'attroupement des corps crée de l'inattendu et des aspérités dans un monde rectiligne, où l'allégresse arrachée permet un instant de rêver la société autre qu'elle n'est, où l'euphorie commune fonde le sentiment d'unité et d'identité. Jean-Jacques Rousseau l'avait, du reste, très bien compris, lorsqu'il appelait à faire jaillir des kermesses la concorde et l'amitié collective: «*Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête, écrivait le philosophe. Faites mieux encore: donnez les spectateurs en spectacle; rendez-les acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis!*» Puissamment fédératrice et potentiellement subversive, la fête s'est naturellement vu attribuer des rôles politiques mouvants au cours des siècles – instrumentalisation parfois maniée avec une certaine lourdeur.

FÊTES RÉVOLUTIONNAIRES:

prière de s'amuser

«*Nulle fête n'excita jamais une si douce attente, nulle ne fut jamais célébrée avec tant de joie. La guillotine disparut le 19 prairial au soir. On crut que c'était pour toujours*», relate l'historien de la Révolution française Jules Michelet (1798-1874) pour décrire la liesse produite par la fête de l'Être suprême et de la Nature, qui se tient le 8 juin 1794. Robespierre s'y attribue le premier rôle: c'est lui qui marche en tête de la foule et qui incendie, dans le bassin des Tuileries, des allégories de l'Athéisme, de l'Égoïsme et du Néant; une fois consumées, celles-ci dévoilent une unique statue représentant la Sagesse. La fête a été abondamment moquée comme l'ultime extravagance de l'Incorruptible avant sa chute – qui interviendra quelques semaines plus tard –, au point parfois de passer sous silence son succès populaire et les buts politiques qui l'ont motivé: établir un gouvernement démocratique et une république sociale cimentés par la vertu, et transmettre aux citoyens, par cette célébration, l'amour de la patrie et de ses lois. Dans une allocution donnée la même année à la Convention nationale², Robespierre proclame la tenue de nombreuses autres fêtes civiques (de la Vérité, de l'Amitié, du Bonheur, de la Foi conjugale, etc.), marquant son souhait de substituer à la liturgie pré-révolutionnaire désormais honnie une mystique toute neuve, accoucheuse d'une humanité régénérée sur les ruines de l'Ancien Régime. Si une forme de réconciliation nationale est visée, toutes les injonctions de jouir dans un cadre aussi millimétré sont aussi la marque d'un «*aveuglement*», analyse l'historienne Mona Ozouf: «*La fête révolutionnaire, qui se voulait spontanée, accumule les précautions et les coercitions; engendre interminablement exclus et parias alors qu'elle souhaitait rassembler la communauté tout entière; tourne en parodie, s'achève en solitude*»³. Chimérique, une telle entreprise relève alors d'une forme de puritanisme festif, oxymore qui se perpétue encore aujourd'hui à travers de nombreuses «*fêtes*» nationales instituées, que le chanteur Georges Brassens boudait en ces termes: «*Le jour du 14-Juillet / Je reste dans mon lit douillet / La musique qui marche au pas / Cela ne me regarde pas*»⁴.

1 *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Le Livre de Poche, 1979, p. 173.

2 *Œuvres complètes de Jean-Paul Marat*, Paris, Les Éditions de la Révolution française, 1979, t. 1, p. 179.

3 *La République de la fête*, Paris, Le Livre de Poche, 1979, p. 179.

4 *Œuvres complètes de Georges Brassens*, Paris, Le Livre de Poche, 1979, p. 179.

LES BANQUETS FRATERNELS:

le festin comme tribune politique

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le répertoire d'actions protestataires reste très limité. L'opinion publique est quadrillée, toute démonstration d'une quelconque défiance vis-à-vis du pouvoir en place expose les contestataires à la répression. La «manifestation» – déclarée et encadrée – que nous connaissons aujourd'hui n'existe pas encore et, lorsque le peuple en vient à battre le pavé, c'est sur le registre de l'émeute insurrectionnelle, spontanée, violente et sévèrement réprimée. Néanmoins, la contestation peut s'organiser par le détournement de réunions festives. Les banquets fraternels deviennent ainsi au cours du XIX^e siècle des espaces d'expression politique à part entière, qui permettent de contrecarrer les lois conservatrices et de politiser les populations exclues de la citoyenneté par le suffrage censitaire. L'impression de former une communauté par le partage de nourritures et de boissons sur le mode de la cène christique s'accompagne de tout un cérémonial volontiers conflictuel, ponctué de discours, de rites d'acclamations, de chants révolutionnaires, d'hommages aux martyrs et, parfois, d'actes iconoclastes – au banquet du Berry organisé à Paris en 1830, un buste de Charles X est envoyé à travers une fenêtre. Les banquets peuvent alors rassembler des centaines, voire des milliers de convives et de spectateurs qui, faute d'avoir les moyens de payer la souscription pour s'installer à table, écoutent sur le côté les tribunes politiques s'enchaîner. Les notables d'obédience libérale qui organisaient et présidaient au bon déroulement de ces festins politiques voient cependant «le caractère subversif des banquets [les] déborder sur leur gauche», rapporte l'historien Emmanuel Fureix⁵. La question sociale et l'émancipation du prolétariat deviennent alors des sujets récurrents, de même que les utopies portées par Saint-Simon (1760-1825) et Fourier (1772-1837); l'élite réformiste finit par se méfier des banquets. À la veille de la révolution de 1848, ces fêtes – il y en aura environ 70 organisées dans toute la France en moins d'un an – seront l'occasion de réclamer et d'incarner métaphoriquement le suffrage universel, en appelant «à la vie politique tous les citoyens qui en sont privés». ☺

LA FÊTE INTERLOPE:

jouir dans un monde injuste

Le potentiel subversif de la fête opère aussi par le chambardement des normes qu'elle peut occasionner. Exemple connu, le carnaval médiéval en Europe est ce moment privilégié où les hiérarchies sociales et sexuelles sont momentanément mises cul par-dessus tête: les femmes se déguisent en homme, les gueux en roi, on élit un «pape des fous», le tout agrémenté de libations et de débordements provisoirement tolérés dans l'espace public. Le grotesque sert alors à faire voler en éclats le «sérieux unilatéral et toutes les prétentions à une signification et à une inconditionnalité située hors du temps», analyse le théoricien littéraire Mikhaïl Bakhtine (1895-1975)⁶. Le rituel festif de l'inversion carnavalesque ne serait-il pas, cependant, l'exception qui permet de confirmer la règle de l'ordre social, valable tout le reste du temps? Dans les excès et les déviances qu'elle autorise pour une durée limitée ou dans des lieux interlopes circonscrits, la fête apparaît alors comme une soupape de décompression qui, paradoxalement, garantit la permanence des bonnes mœurs, et rend supportable la domination quotidienne subie par certaines populations. «En soi, la parodie n'est pas subversive», affirme même la sociologue Judith Butler⁷, qui revient sur l'exemple de la *drag-queen* pour affirmer que le fait de se travestir «trouble» certes les normes de genre, sans les remettre fondamentalement en question. En revanche, le plaisir retiré de cette transgression peut avoir, lui, des effets contestataires: «Il y a un rire subversif dans l'effet de pastiche produit par des pratiques parodiques, faisant de l'original, l'authentique et du réel eux-mêmes des effets.» La fête et le temps ambigu qui lui est associé, la nuit, peuvent alors devenir des espaces d'inventions contre-culturelles (jazz, punk, queer, etc.), de ruses et de resquilles qui sonnent comme une première victoire arrachée par ceux qui se sentent séquestrés dans un monde injuste et hostile. ☺

5 Emmanuel Fureix, «Banquets d'adultes», in Jean-Jacques Becker et Gilles Clément (dir.), *Histoire des gauches en France*, Volume 1 - L'Héritage du XIX^e siècle (10/Decouverte/Éditions de la Sorbonne, 2019), p. 107-108.

6 Mikhaïl Bakhtine, *Le Feste de l'ancien Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, 1970 (1965).

7 Judith Butler, *Le Trouble dans le genre*, Pour un féminisme de la subversion, La Découverte, 2007 (1990).

SUBVERTIR LA LAIDEUR :

la fête comme joie pure

Lors de la victoire du Front populaire en 1936, les ouvriers français s'engouffrent dans une brèche inattendue. Un chapelet de grèves éclate dans les usines, et ce en dépit des appels à l'ordre des syndicats, des organisations politiques et, bien sûr, du patronat. La philosophe Simone Weil (1909-1943), engagée à l'époque comme ouvrière dans les usines Alsthom, saisit cette «*joie pure*» dans un article resté célèbre: «*Joie d'entendre, au lieu du fracas impitoyable des machines, symbole si frappant de la dure nécessité sous laquelle on pliait, de la musique, des chants et des rires. [...] Pour la première fois, et pour toujours, il flottera autour de ces lourdes machines d'autres souvenirs que le silence, la contrainte, la soumission*», relate-t-elle⁸. La spontanéité du mouvement social qu'aucun mot d'ordre n'est venu exhorter et l'action non coordonnée et pourtant massivement suivie des occupations d'usine prouvent que la fête véritable et subversive ne se décrète pas: elle se fait. Platon qualifiait de «*purs*» ces plaisirs qui ne sont précédés d'aucun désir, rappelle le philosophe Michaël Fössel, qui n'hésite pas à faire un parallèle entre les grèves de 1936 et le mouvement des Gilets jaunes. Ceux-ci «*se sont réunis sur des ronds-points, prototypes de la laideur architecturale des zones périurbaines. Et qu'ont-ils fait sur ces lieux condamnés, en principe, aux passages anonymes? Ils y ont improvisé des barbecues, peut-être pour pallier la disparition des cafés et des restaurants proches de leurs domiciles, mais aussi pour détourner de manière joyeuse des espaces qui semblent avoir été construits pour encadrer la tristesse dans le paysage*»⁹. Mao Zedong disait que «*la révolution n'est point un dîner de gala, ce n'est pas comme si on écrivait un essai, peignait un tableau ou brodait une fleur*» – entendre par là qu'il faut se départir de toute sensiblerie pour arriver à ses fins politiques. Un appel auquel ces deux exemples viennent opposer un cinglant démenti, que l'on pourrait compléter par cette citation (attribuée de manière apocryphe) de la militante anarchiste Emma Goldman (1869-1940): «*Si je ne peux pas danser à la révolution, je n'irai pas à la révolution.*»¹⁰

CHÔMER LA « SAINT-LUNDI » :

la biture plutôt que l'établi

Travailler pour vivre, ou vivre pour travailler? Ainsi peut se résumer l'antagonisme par lequel on oppose traditionnellement travailleurs et patrons. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le rapport de force penchait dans de nombreuses industries en faveur des premiers, qui parvenaient à imposer aux seconds leur propre temporalité. L'ouvrier «*ne se demandait pas: combien puis-je gagner par jour si je fournis le plus de travail possible*, écrivait le sociologue Max Weber (1864-1920)¹⁰, *mais: combien dois-je travailler pour gagner les 2,5 marks que j'ai reçus jusqu'à présent et qui couvrent mes besoins courants?*». Aussi les rythmes de travail discontinus étaient la norme et l'absentéisme, courant, voire institué: la Saint-Lundi est par exemple une fête profane suivie dans toute l'Europe par les classes laborieuses, qui consistait à chômer volontairement le lundi pour se reposer des excès de la veille, ou pour se livrer à des activités politiques et syndicales. Tout au long du XIX^e siècle, la bourgeoisie entrepreneuriale allait tenter d'écraser cette tradition qui nuisait à ses ambitions expansionnistes. Comment? En baissant les salaires pour qu'ils correspondent à la stricte nécessité, obligeant les ouvriers à travailler plus de dix heures par jour toute la semaine, annihilant toute possibilité de loisir. ☹



↑ Lithographie représentant des travailleurs fêtant la Saint-Lundi dans une taverne de Vienne (Autriche) par Joseph Lanzedell, der Ältere, 1813

8 Simone Weil, Grèves et joie pure. Une arme nouvelle : les occupations d'usine, 1936. Libertalia, 2016 (recueil rassemblant quatre articles de Simone Weil rédigés in situ).

9 Michaël Fössel, Quartier rouge. Le pi usir et la gauche. PUF, 2022.

10 Max Weber, L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Plon, 1964 [1905].

Spinoza, un retour en joie

Philosophe des affects et de la joie, Spinoza s'impose depuis quelques années comme l'un des grands inspirateurs d'une pensée écologique qui cherche à dépasser l'approche rationaliste du monde.

texte Youness Bousenna

illustration Maria Frade

Baruch Spinoza (1632-1677) est peut-être mort il y a trois cent cinquante ans, il n'en connaît pas moins une nouvelle jeunesse. Même Maxime Rovere, qui vient de traduire et de diriger une imposante édition de l'*Éthique* (Flammarion, 2021), en fait le constat: «*Spinoza connaît actuellement une popularité qu'il n'a jamais eue.*» La réception de son *magnum opus*, composée à partir des années 1660, est pourtant copieuse depuis trois siècles. Mais voilà quelques années que plusieurs courants trouvent chez ce penseur des affects et de la joie matière à une inspiration nouvelle. Cette popularité se lit bien sûr dans les livres à succès, comme *Le Miracle Spinoza* (Fayard, 2017) de Frédéric Lenoir, qui en fait un objet de développement personnel. Mais, au-delà, Spinoza inspire les penseurs de tous horizons, du célèbre neuroscientifique António Damásio, qui le transforme en précurseur de la neurobiologie (*Spinoza avait raison*, Odile Jacob, 2003), à l'économiste Frédéric Lordon, qui s'en inspire pour sa critique du capitalisme, et au philosophe du vivant Baptiste Morizot. Il s'agit même d'un «mouvement mondial», assure Maxime Rovere: chacun (re)lit Spinoza au regard de ses propres enjeux, comme en Amérique latine où il est mêlé au marxisme, ou en Turquie à propos de problèmes théologico-politiques. «*Chaque génération réinvente le spinozisme, et parfois de façon contradictoire avec ce qui*

précède», se réjouit Yves Citton, lui-même auteur de deux livres autour de cette pensée: *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières* (Amsterdam, 2006) et l'ouvrage collectif, codirigé avec Frédéric Lordon, *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects* (Amsterdam, 2010). Si Spinoza inspire actuellement, ce foisonnement s'inscrit dans une histoire déjà longue.

De la «Soupline» pour le marxisme

«*On ne peut pas parler de retour*», précise Maxime Rovere, auteur du roman *Le Clan Spinoza* (Flammarion, 2017) et de l'essai *Spinoza. Méthodes pour exister* (CNRS Éditions, 2013). Car le philosophe hollandais et juif, excommunié pour hérésie, est beaucoup lu depuis le XVII^e siècle. D'abord, de son vivant, aux Pays-Bas et parmi les expatriés français. Puis, à la fin du XVIII^e siècle, par des auteurs allemands comme Fichte (1762-1814) et Herder (1744-1803). Ces penseurs sont alors préoccupés par la grande assertion de Spinoza «*Deus sive Natura*». Autrement dit «*Dieu, c'est-à-dire la Nature*»: en plein essor du romantisme, l'identification de Dieu à la nature nourrit la querelle autour du panthéisme. L'œuvre de Spinoza a alors cheminé de façon souterraine encore plusieurs décennies, avant de revenir en force dans les années 1970, sous l'impulsion de penseurs français. Dans cette époque marquée par l'effervescence des sciences sociales et une forte

influence du marxisme sur les intellectuels, Spinoza est relu dans un sens politique par Louis Althusser (1918-1990), initiateur d'un «groupe Spinoza» à l'École normale supérieure; Alexandre Matheron (1926-2020), qui a écrit *Individu et Communauté chez Spinoza* (Les Éditions de Minuit, 1969); Gilles Deleuze (1925-1995), auteur de *Spinoza et le problème de l'expression* (Les Éditions de Minuit, 1969), ainsi que *Spinoza. Philosophie pratique* (PUF, 1970); Toni Negri, qui a rédigé en prison dans les années 1979-1980 *L'Anomalie sauvage. Puissance et pouvoir chez Spinoza* (PUF, 1982); ou encore Étienne Balibar, qui a publié *Spinoza et la politique* (PUF, 1985).

«*Cette génération, qui s'est intéressée à Spinoza pour trouver un assouplissement à Marx, a permis de relancer des études académiques à l'étranger, en particulier aux Pays-Bas et aux États-Unis*», souligne Maxime Rovere. En France, l'attrait actuel pour Spinoza est en partie lié à la vitalité de cette lecture. «*La gauche s'est réapproprié un Spinoza politique*», complète Yves Citton. L'enseignant de littérature à l'université Paris 8 Vincennes - Saint-Denis et codirecteur de la revue *Multitudes* participe lui-même de cette tendance, avec Laurent Bove (*La Stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza*, Vrin, 1996) et Frédéric Lordon, qui a poussé Spinoza jusqu'à l'économie politique. Dans *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza* (La fabrique, 2010), ce dernier formule une critique du néolibéralisme mettant au centre la pensée des affects de Spinoza: comment le capitalisme produit-il un consentement à la soumission par le salariat? «*Contre cette insoluble aporie, Spinoza propose un tout autre mécanisme de l'aliénation: les véritables chaînes sont celles de nos affects et de nos désirs*», écrit Frédéric Lordon, selon qui cette adhésion est assurée par un «*accès élargi à la consommation*» qui généralise la joie de consommer – et donc le désir d'en obtenir les moyens.

«*Joie*»: la notion est au centre de l'*Éthique* et de l'actuelle relecture écologique qui en est faite. Cette dernière renoue avec «*ce qu'avaient perçu Goethe et les Allemands, puis Arne Næss et l'écologie profonde, c'est-à-dire la possibilité d'un rapport à la nature totalement renouvelé*», décrypte Maxime Rovere. Dans les années 1970, le philosophe norvégien Arne Næss (1912-2009) fait le premier usage explicite de Spinoza en écologie. Sa doctrine de l'écologie profonde, également inspirée par Gandhi (1869-1948), découle d'une «*écosophie*» où l'*Éthique* est un «*modèle inspirant [car] il invite à la mobilisation de toutes les puissances de l'esprit et du corps humains afin de nous conduire à la vie bonne, en devenant libres et actifs*», écrit la chercheuse Marine Bedon, dont la thèse porte actuellement sur Spinoza et l'écologie profonde.

La joie, «*respiration du vivant*»

Depuis une quinzaine d'années, Yves Citton observe cette montée en puissance de cette référence dans

l'écologie. Et se réjouit des trois apports permis par le philosophe: Spinoza offre de «*respecter la nature comme les religions nous disaient de respecter Dieu*», et autorise une «*écologie démocratique qui tient compte des désirs*» tout en «*valorisant la joie, car la tristesse diminue la puissance d'agir*». Cette dernière notion inspire aussi les écrivains, comme Alain Damasio. L'auteur des *Furtifs* (La Volte, 2019) expliquait à *Socialter*, en 2018, s'être inspiré de Spinoza pour réfléchir aux technologies, confiant: «*Je suis revenu à Spinoza, qui a posé ces enjeux de puissance et de pouvoir. La puissance, c'est la capacité de faire directement les choses, ce qui te donne un épanouissement, une force intérieure très grande.*» La grande force philosophique de Spinoza, analyse Maxime Rovere, tient justement à cette capacité à «*donner un rôle central aux affects en restituant l'intensité de l'expérience*».

Car cette joie est incarnée. «*Chez Spinoza, la joie naît de la sensation que sa propre puissance augmente. Elle est comme une respiration du vivant, ce moment où vous sentez que la vie, c'est-à-dire Dieu, passe un peu plus par votre corps, ce qui se transforme immédiatement en amour*», détaille Maxime Rovere, qui rappelle que la puissance, étant d'abord un attribut de Dieu, n'a ici rien d'agressif. Cette force d'engendrement «*permet de penser le vivant de façon spectaculaire*», car tout peut être susceptible de puissance. Pour ces raisons, l'influence de Spinoza chez Baptiste Morizot tiendrait presque de l'évidence. Dans *Manières d'être vivant* (Actes Sud, 2020), ce dernier consacre tout un chapitre à «*L'éthique diplomatique de Spinoza*». Le penseur du vivant y explicite sa dette envers le philosophe: «*Le geste éthique décisif de Spinoza est de substituer à la carte du soi qui oppose la raison aux passions une autre carte, qui articule joie et tristesse.*»

En théorisant cette nouvelle boussole de la vie intérieure «*où les passions ne sont pas des bêtes irrationnelles, dépendantes et indociles*» qu'il faudrait mater, «*mais des animaux sauvages autonomes en nous, qu'il faut influencer, orienter, amadouer*», l'*Éthique* nous offre de «*favoriser les joies qui émancipent, au détriment des tristesses qui rendent impuissant*». Spinoza nous permet ainsi de sortir d'une césure indépassable entre raison et passion au profit d'un équilibre des affects, permettant d'assigner un nouveau but à l'éthique: «*C'est l'intensification de la vitalité joyeuse et sage de ce désir, au détriment de la tristesse morbide, qui fait la vertu, et devient le nom de la sagesse.*» S'approprier ses fauves intérieurs plutôt que de les mater conformément à une «*morale du cocher*» devient alors une initiation à cohabiter avec les autres vivants, partout ailleurs. ☺

¹ Doctrine attribuant à Dieu une présence en toute chose.

Cadre réservé au correcteur

Notes en chiffres 17

Note en lettres Dix-sept

Signature [Signature]

N° de CANDIDAT

à reporter lisiblement
par le candidat

13202

EPREUVE DE SYNTHÈSE DE TEXTES

(pour les épreuves de langues précisez la langue choisie)

Réservé à
la correction

L'expression de la joie dans une société de consommation

(50) La recherche de la joie est une quête existentielle. Tandis que, selon Adeline BALDACCHINO, "la politique n'est que la somme des actes qui orientent les conditions dans lesquelles exercer notre capacité à la joie", en quoi la politique a-t-elle une influence sur nos plaisirs?

qui?
(100) Le combat militant se doit d'être austère en raison de la gravité des revendications. Cependant, certains ne partagent pas cette thèse. Vincent BRESSON dépeint le portrait d'un activiste dont le combat repose sur la dérision. De son côté, Juliette ROUSSEAU refuse de céder au cynisme face à une période sociale et environnementale pourtant éprouvante. Elle propose au contraire de stimuler l'espoir car il nous engage à agir plutôt que d'accepter la fatalité et penser qu'il n'est plus possible de changer les choses. Pour cela, elle rappelle la nécessité d'être ensemble car ce combat ne peut se mener seul. En outre, Clément QUINTARD évoque la nature politique des fêtes au cours de l'histoire : que ce soient la fête révolutionnaire, les banquets politisés, les grèves à l'usine ou le mouvement des Gilets Jaunes, tous ces événements ont en commun leur caractère collectif et démontrent qu'il est possible de mêler combat social et plaisir. Cette jouissance collective se retrouve aussi à travers le combat écologiste que relate Vincent LUCCHÈSE. Il prône le fait de trouver du plaisir en se recentrant sur la nature et la quête d'autonomie. En effet, en se

44
(200)
(250)

NE RIEN INSCRIRE DANS CE CADRE

détachant des activités néfastes pour l'environnement, comme celle de produire avec excès, on peut accéder à davantage d'autonomie donc de plaisir.

- (300) Cette thèse partagée par les écologistes ne fait néanmoins pas l'unité minime puisqu'elle oppose deux visions différentes du plaisir et en particulier, le plaisir de la société capitaliste de consommation. Le "prêtre" auquel fait référence Vincent BRESSON illustre cette vision en la tournant en dérision: en associant l'Église au capitalisme, il veut montrer l'aliénation des hommes
- (350) à ce mode de vie. Celle-ci trouve écho dans les propos de Spinoza: selon Youness BOUSENNA, le capitalisme amène les hommes à s'y soumettre eux-mêmes par nécessité alors que Spinoza percevait les désirs comme moyens d'aliénation. Cependant, comme le rappelle Vincent LICCHESI, il ne faut pas confondre le plaisir avec les citations publicitaires qui
- (400) nous font miroiter des plaisirs "universels" par stratégie commerciale. Cette opposition systémique se retrouve dans la relation entre le salarié et le patronat: le travailleur se voit interdire tout plaisir au détriment d'un travail de production qui profite aux dirigeants. Pourtant ce sont ces plaisirs qui amènent à l'injustice sociale et environnementale.
- (450) Comme le fait remarquer Adeline BALDACCHINO, le système capitaliste s'effondrerait si on donnait de l'importance aux réelles sources de bonheur qui sont loin d'être matérielles.

- (500) En somme, la politique, c'est-à-dire le choix d'un système capitaliste ou écologique, a une influence sur nos plaisirs qu'ils définissent différemment. À cette heure, le plaisir matériel est dominant mais l'accumulation des luttes pour la justice climatique.

boulversent les mentalités

516 mots

CONCOURS PRÉ MASTER

RAPPORT DE CORRECTION 2023 :

Épreuve de SYNTHÈSE DE TEXTES

Les candidats disposaient de 3 heures pour lire et comprendre une revue de 6 articles répartis sur 17 pages dont ils devaient proposer une synthèse aux caractéristiques traditionnelles que nous avons rappelées en introduction.

Les textes étaient extraits du Magazine SOCIALTER (Juin/Juillet 2022) dont le thème principal était « La joie malgré le contexte anxiogène des crises quelles qu'elles soient (économique, climatique, politique, sociale ou sanitaire) ». Ce dossier explorait ces contradictions, et rappelait la nécessité de renouer, malgré tout, avec l'allégresse, pour avoir une chance un jour de « changer la vie ».

L'ensemble du corpus ne comportait pas de risques d'erreurs de compréhension. En revanche, si les textes permettaient d'appréhender l'amplitude du sujet relatif au recours à la joie et à la fête dans un contexte de vie difficile ; ils abordaient aussi d'anciennes théories et postures intellectuelles d'auteurs et penseurs non contemporains tels que Spinoza ou Platon. C'est là éventuellement que quelques confusions et erreurs ont pu être commises. Certaines copies, précisément les plus mauvaises, présentent une regrettable incohérence temporelle.

L'ordre des textes pouvait être gardé tel quel en vue d'un plan facile à décliner. Les copies ayant fait preuve de finesse intellectuelle ont la caractéristique d'avoir été construites sur un plan remanié et vraiment pertinent.

De manière générale, les étudiants n'ont pas su mettre en valeur l'approche originale du sujet

Quatre commentaires principaux se dégagent de la correction de cette épreuve :

- 1- Sujet bien compris dans l'ensemble mais technique de la synthèse pas vraiment assimilée. La syntaxe est globalement de bonne qualité.
- 2- L'équipe de correcteurs a signalé une nette amélioration dans l'introduction des copies en revanche les conclusions sont moins soignées cette année. Les copies sont dans l'ensemble correctement structurées. Les références faites aux textes et à leurs auteurs sont beaucoup plus fluides que par le passé. En revanche, le décompte des mots a été beaucoup moins respecté que par le récent passé.
- 3- Le niveau de langue et la précision de l'orthographe ont paru de niveau équivalent à celui de l'an dernier. Nous n'avons pas retrouvé les traditionnelles absences de ponctuation et beaucoup moins d'indélicatesse dans la façon de citer les auteurs.
- 4- Le sujet ayant été perçu comme facile, le critère de finesse intellectuelle est moins « saillant » cette année. La majorité des copies discrimine assez correctement les éléments importants. Toutefois, nous avons constaté une baisse du nombre de bonnes voire de très bonnes copies.